

# Sur les interprétations du dénouement de *Philoctète* d'André Gide

Hiroyuki TSUGAWA

En 1898, l'année qui commença avec la «Lettre au président de la République» titrée «J'accuse...!», qui connut le suicide d'Henry et la demande de révision, jugée recevable par la Cour de cassation, au cœur donc des remous les plus violents de l'affaire Dreyfus, André Gide élaborait *Philoctète ou le Traité des trois morales*. «La question était tellement agitée au cours de l'année 1898, tellement préoccupante, écrit Jean Claude, que Gide ne pouvait y rester insensible»<sup>1</sup>. En effet, *Philoctète* a été publié en décembre 1898 dans *La Revue Blanche*. Martin-Chauffier écrit, dans les «Notices sur les œuvres contenues dans le tome III», qu'«on peut sentir, dans *Philoctète*, un écho lointain de l'affaire Dreyfus»<sup>2</sup>. Depuis, beaucoup de gidiens y voient l'influence de l'Affaire.

Pourtant, il n'y a pas, semble-t-il, d'œuvres d'André Gide dont les interprétations soient aussi flottantes que *Philoctète*. Cette incertitude n'est pas sans rapport avec son attitude équivoque à l'égard de l'Affaire, que les gidiens n'ont pas encore tirée au clair. Mais l'analyse de *Philoctète*, et surtout de son dénouement, partie la plus délicate de l'œuvre, peut permettre de voir la question sous un autre jour. Toutefois, il faut mener l'analyse avec prudence, car, ici, l'honneur d'André Gide est en jeu.

On ne saurait trop souligner l'importance, dans l'histoire de la littérature française, de l'affaire Dreyfus, qui commença en 1894 par l'arrestation du capitaine, accusé d'avoir livré des renseignements militaires à Schwartzkoppen, attaché militaire allemand à Paris, et qui finit par sa réhabilitation en 1906.

Mais, considérant que Gide ne la connaît qu'en janvier 1898, comme la plupart des gens, et qu'il termine *Philoctète* dans le courant de l'année, nous n'avons à tenir compte que de la situation de l'année 1898. D'ailleurs, nous n'avons nulle intention de discuter de l'Affaire elle-même. Ce qui est important ici est de ne pas oublier que Gide travaillait à son ouvrage sans savoir, comme la plupart des gens, la vérité sur une affaire qui était encore en cours.

Auparavant, quelques commentaires semblent nécessaires, puisque *Philoctète* d'André Gide n'est pas une œuvre aussi lue que ses chefs-d'œuvre comme *La Porte étroite*, *L'Immoraliste* ou *Les Faux-Monnayeurs*. *Philoctète* est, en un mot, comme le dit Daniel Moutote, «le premier essai de Gide dans le genre dramatique»<sup>3)</sup>. Gide l'a écrit sans nul souci d'une éventuelle représentation. Il est vrai qu'il parsème l'œuvre de nombreuses indications scéniques concernant le décor. Mais c'est une pièce — si on peut l'appeler ainsi — maladroite, ou du moins peu classique. Pour ce «dramaturge», comme l'indique Germaine Brée, «un silence (...) peut constituer une scène entière<sup>4)</sup>, et une seule phrase, un acte<sup>5)</sup>»<sup>6)</sup>. Somme toute, c'est une pièce «qui n'est pas destinée à la scène»<sup>7)</sup>.

En effet, le dernier acte ne contient que quelques mots de *Philoctète*, avec de brèves indications scéniques. Nous citons tout entier l'acte V, assez court pour être reproduit et dont l'interprétation nous intéressera:

*Philoctète est seul, sur un rocher. Le soleil se lève dans un ciel parfaitement pur. Au loin sur la mer fuit une barque. Philoctète la regarde longuement.*

PHILOCTÈTE, *murmure très calme.*

Ils ne reviendront plus; ils n'ont plus d'arc à prendre...

— Je suis heureux.

Sa voix est devenue extraordinairement belle et douce; des fleurs autour de lui percent la neige, et les oiseaux du ciel descendent le nourrir.<sup>8)</sup>

La première conception de *Philoctète* remonte, sans doute, à l'été 1892, lorsque Gide lut la tragédie de Sophocle de même titre. Claude Martin écrit que *Philoctète ou le Traité de l'Immonde Blessure* était annoncé «à paraître», du même auteur, avec *Proserpine ou le Traité des Grains de Grenade*, dès 1893 dans *La Tentative amoureuse*<sup>9)</sup>. C'est quelques années plus tard, en 1898, que Gide a publié, sous un autre sous-titre, *Philoctète ou le Traité des trois morales*.

*Philoctète* d'André Gide est une piécette à trois personnages, à la différence de l'œuvre de Sophocle qui comporte beaucoup de personnages secondaires. Mais l'intrigue reste assez proche de celui de la tragédie grecque à l'exception du dénouement. Alors que dans celle-ci l'on ramène Philoctète en Grèce, le Philoctète de Gide reste dans l'île. Mais, dans les grandes lignes, Gide garde le schéma de la tragédie de Sophocle.

Dans la version gidienne, Ulysse se dirige, accompagné du jeune Néoptolème, fils d'Achille, non vers l'île déserte de Lesbos comme chez Sophocle, mais vers une île perdue qui se trouve dans les régions polaires. Dans l'île habite Philoctète qui, mordu par un serpent, souffre d'une blessure au pied, qui est infectée et exhale la plus intolérable des puanteurs. C'est à cause de la mauvaise odeur qu'Ulysse l'y a abandonné. Philoctète possède l'arc et les flèches d'Hercule, le seul moyen pour se procurer de la nourriture. C'est pour lui prendre les armes qu'Ulysse s'y rend. Car «par le prêtre Calchas, les dieux ont déclaré que seuls l'arc d'Hercule et ses flèches, par une dernière vertu, permettraient la victoire à la Grèce» (*PH*, p.22).

En arrivant dans l'île, Ulysse envoie Néoptolème en reconnaissance

auprès de Philoctète; mais une amitié naît entre eux et Néoptolème prend le parti de Philoctète. Enfin, ce dernier, se dévouant à son ami, ou plutôt à soi-même, boit volontairement la potion qu'il devait absorber à son insu, tout en sachant que pendant son sommeil on lui enlèvera le seul bien qui lui reste.

Dans la tragédie de Sophocle, en un classique *deus ex machina*, tout finit bien grâce à l'intervention d'Héraclès qui apparaît brusquement pour apporter un heureux et imprévu dénouement. Mais le Philoctète de Gide reste volontairement sur son île après avoir offert ce qui était désiré.

Or, il semble bien que l'on puisse rattacher la pièce d'André Gide à l'affaire Dreyfus. Son Ulysse est «partisan de la soumission totale de l'individu à l'État» (*EB*, p.70). N'hésitant pas à sacrifier un homme à la raison d'État, il serait antidreyfusard s'il était contemporain de Gide. D'autre part, il n'est pas impossible de voir dans Philoctète le condamné de l'île du Diable. Mais il faut être prudent, car la conception de *Philoctète* précède l'affaire Dreyfus de plusieurs années, bien que cela ne rende pas impossible une influence de l'Affaire sur Gide lorsqu'il l'élabore. L'important est de savoir si l'auteur a une attitude critique envers le personnage d'Ulysse, ironique envers celui de Philoctète.

L'une des crises les plus graves de l'histoire de la Troisième République commence par l'erreur judiciaire commise sur la personne du capitaine: si le jugement du conseil de guerre est cassé, l'autorité de l'armée, de l'État, sera ébranlée.

On dit souvent que l'affaire Dreyfus, avec ses extraordinaires dimensions nationales, déchira la France en deux, entre dreyfusards et antidreyfusards, les premiers prônant la recherche de la vérité, la liberté individuelle, et les droits de l'individu, et les seconds invoquant l'honneur de l'armée et l'intérêt général ou national. Mais un homme hésitant comme André Gide ne se laisse guère couper clairement en deux... Il est vrai qu'il est dreyfusard en ce sens que sa signature figure parmi les milliers de celles qui viennent soutenir Zola,

dans les listes que publie *L'Aurore*. Mais entre le dreyfusard et l'antidreyfusard, il y a plusieurs nuances, et l'important est de savoir à quel point de vue, et jusqu'à quel point tel écrivain est dreyfusard ou antidreyfusard.

Gide ne semble pas pousser à l'extrême le dreyfusisme, même s'il en est partisan. Tâchant de se concilier avec ses amis antidreyfusards, comme Eugène Rouart et Paul Valéry, il ne parle devant eux que d'une manière enveloppée. Ce qui est certain, c'est qu'il est entre deux extrêmes, et qu'il n'est ni antidreyfusard inébranlable, ni radicalement dreyfusard.

Si on ne lisait que quelques phrases de ce que Gide a écrit pour calmer la colère d'Eugène Rouart, frénétique antidreyfusard, on croirait notre romancier antidreyfusard: «(...)la question se pose pour moi assez bien comme la formulait Degas — à peu près : «Dreyfus innocent? Dreyfus coupable? peu m'importe. La France m'importe plus qu'un individu. Si sauver un Dreyfus innocent doit perdre une France coupable; il faut que Dreyfus *devienne* coupable et que la France soit innocentée»<sup>10</sup>.

Mais Gide se montre dreyfusard, trente-six lignes plus bas, dans la même lettre: «Étouffer l'affaire à présent!! Y songes-tu? C'est enfermer le virus dans la plaie, la refermer sans avoir rien cautérisé!»<sup>11</sup>.

Parmi d'autres documents qui concernent ses faits et dits, on ne peut en trouver qui indiquent qu'il est un inébranlable dreyfusard ou un violent antidreyfusard. Il faut suivre une procédure prudente pour savoir ce qu'il pense entre ces deux extrêmes. On commencera donc par l'analyse d'une œuvre de cette année 1898: *Philoctète*.

On peut lire *Philoctète* comme un roman d'idées, ou plus précisément comme une pièce d'idées, où Gide s'affronte à trois conceptions de la morale, comme le suggère son sous-titre : «Traité des trois morales». Selon Bertalot, ce sont «la soumission à la religion, la soumission à l'État, ou bien l'individualisme» (*EB*, p.71) ; elles correspondent respectivement aux morales de Néoptolème, d'Ulysse et de Philoctète.

De ces trois morales, la plus claire est celle d'Ulysse. C'est, selon Bertalot, «la soumission totale de l'individu à l'État» (*EB*, p.70), morale qui, selon Brée, «n'est pas sans grandeur et qui soumet les désirs de l'individu aux devoirs qu'impose la communauté» (*GB*, p.136) ; en un mot, c'est «la morale du devoir»<sup>12)</sup>. Selon Léon Blum, Ulysse est «dur et borné»<sup>13)</sup>, et a «l'esprit politique» (*RA*, p.138), selon Albérès. Selon Brée, il fait «le sacrifice d'autrui et la justification des moyens par la fin» (*GB*, p.136), ou, selon Jean Claude, «l'habituelle justification des moyens par la fin» (*JC*, p. 52).

La morale de Néoptolème n'est pas si claire. D'ailleurs, il n'est pas d'un fort caractère, il est selon Blum «sentimental et faible»<sup>14)</sup>. Tandis que Bertalot voit dans sa morale «la soumission à la religion», tout en admettant que «le thème religieux proprement dit est laissé de côté» (*EB*, p.71), Albérès y voit une des trois morales qu'André Gide a affrontées: «la morale de la pitié et de l'amour» (*RA*, p.140). Brée écrit: «sincère et généreux, Néoptolème cherche le chemin de la vertu» (*GB*, p.137), mais elle se demande si on peut voir, dans la personne de Néoptolème, quelque morale que ce soit. Certes, il est trop obéissant, tant à Ulysse qu'à Philoctète, pour être un moraliste à la Gide.

La morale de Philoctète est la plus équivoque. C'est «l'individualisme» (*EB*, p.71) selon Bertalot, «la morale de l'honneur inutile» (*RA*, p.140) selon Albérès. Et selon Brée, c'est «une morale du sacrifice gratuit» ou «une morale esthétique», ou bien une morale «qui demande, pour chaque acte, à être réinventée» (*GB*, p.136). Blum juge Philoctète «orgueilleux»<sup>15)</sup>. Gide y verrait-il la morale suprême? On reviendra sur ce point, lorsqu'on traitera de la question du dénouement de cette pièce.

C'est Philoctète seul qui évolue dans le drame en choisissant sa voie. C'est l'une des raisons pour lesquelles sa morale est la plus difficile à comprendre. Il est vrai que Néoptolème aussi change, en ce sens qu'il approfondit son sentiment de sympathie, de respect et enfin d'affection pour Philoctète, et que ce faisant il se grandit; mais il ne fait ainsi qu'accomplir sa

propre nature, faite de bonté, d'honnêteté et de pureté. Ulysse aussi a un moment de confusion, mais «l'immobilisme de la conception d'Ulysse, même si celui-ci connaît un instant de désarroi et de doute (...) souligne l'évolution intérieure de Philoctète» (*JC*, p.53).

Le Philoctète d'André Gide, à la différence de celui de la tragédie de Sophocle, habite dans une île glaciale. L'île déserte de Philoctète symbolise un monde solipsiste où «[ses] actes, (...) et [ses] paroles, comme gelées, permanent, [l]'entourent comme un cercle de roches posées» (*PH*, p.38). Mais l'arrivée d'Ulysse et de Néoptolème trouble la paix solitaire de Philoctète.

Philoctète ne tarde pas à découvrir le complot d'Ulysse: c'est pour l'arc et les flèches d'Hercule qu'il possède qu'Ulysse vient à son île reculée. Mais il répugne à se dévouer à la patrie. Enfin, ayant des tendances homosexuelles, Philoctète se décide, admiré par le jeune Néoptolème, ami honnête, à boire le narcotique que lui tend son ami, sachant que durant son sommeil on le dépouillera de son arc et de ses flèches, seul moyen qu'il possède pour se procurer de la nourriture dans cette île.

André Gide présente-t-il ce sacrifice de Philoctète comme «la tentation nietzschéenne du dépassement du soi» (*JC*, p.399) ou «l'héroïsme inutile» (*RA*, p.138)? Il est vrai que l'auteur fait, à la fin de la pièce, des fleurs percer la neige autour du héros, et les oiseaux du ciel descendre le nourrir. «Sa voix est devenue extraordinairement belle et douce». Mais beaucoup de gidiens se demandent s'il ne s'y mêle pas une ombre d'ironie.

Germaine Brée écrit: «Dans la béatitude au dernier acte il est difficile de ne pas déceler une certaine ironie gidiennne. Pourtant, est-elle voulue? On peut en douter» (*GB*, p.137). Selon elle, Philoctète est un Nathanaël inconscient: «Le dénuement où Philoctète puise le bonheur est celui que chantent les *Nourritures terrestres*: la morale de la disponibilité reparaît ici sous un autre jour. Mais la fin de *Philoctète* est brusque, arbitraire et peut même paraître puérule et comique. Le thème est trop faible pour soutenir la grandeur du

personnage que Gide a mis en scène» (*GB*, p.138).

Dans la béatitude finale, Jean Claude trouve une sorte d'harmonie, mais ne peut pas ne pas y déceler une certaine ironie gidienne. Il explique ainsi le décor du dernier acte: «La transformation du décor va de pair avec l'évolution intérieure du héros. L'acte qui fait accéder Philoctète à une vertu supérieure fait de lui un être nouveau. (...) À l'immobilité succède la vie symbolisée par les fleurs qui percent la neige. Cette transformation est loin d'être un motif purement esthétique: elle symbolise la réconciliation de Philoctète avec lui-même, l'accord enfin réalisé avec ses aspirations, sa victoire sur lui-même, la conquête de la transparence et avec elle la vie recouvrée. Mais l'ambiguïté du dénouement fait rejaillir une note ironique sur la sérénité de ce tableau» (*JC*, p.365).

Toutefois, Paul Souday ne trouve là aucune ironie: «C'est cette morale de Philoctète qui a toutes les sympathies de notre auteur, foncièrement individualiste, mais idéaliste aussi»<sup>16</sup>).

Léon Blum oscille entre ces trois morales: «Qui a raison? Qui fut vertueux? Ulysse fut dur et borné. Néoptolème sentimental et faible; Philoctète lui-même, orgueilleux. Il faut croire pourtant qu'entre ces trois attitudes la Vertu était enfermée. Lequel fut vertueux? Je n'en sais rien»<sup>17</sup>).

Après avoir cité les phrases de Souday avec l'exclamation dubitative «Voire!» et jugé l'analyse de Léon Blum «autrement perspicace», Claude Martin, en invoquant l'opinion de Germaine Brée, qui voit dans la morale de Néoptolème «la limite où viennent buter les deux autres morales» (*GB*, p.137), écrit: «C'est dire que ce «traité», en dépit de sa structure fallacieusement tragique, est une œuvre ironique, qui s'abstient de conclusion autre que *critique*, et que la «victoire» de Philoctète reste ambiguë, tenue à une certaine distance de son créateur» (*CM*, pp.305–306).

Jean Claude voit dans les trois morales un itinéraire suivi par le héros Philoctète. En citant la lettre d'André Gide à Marcel Drouin, dédicataire de ce

traité: «Le fait est que des trois rapports qu'enseigne le catéchisme — envers les autres, envers Dieu, envers soi-même, le premier me semble réductible au second, qui me semble réductible au troisième»<sup>18)</sup>, il conclut que «cette série de “réductions” successives pourrait fort bien s'appliquer à *Philoctète*: ce sont les phases par lesquelles est passé ou passe le héros pour parvenir à l'accomplissement de soi et au dépouillement ultime» (*JC*, p.116). Bref selon lui, Philoctète parvient, dépouillé de tout, à l'accomplissement de soi et à la vertu suprême: remplir les devoirs envers soi-même.

Daniel Moutote aussi y reconnaît «les trois degrés de l'effort»; pourtant, selon lui, la vertu de Philoctète ne consiste pas à accomplir les devoirs envers soi-même, mais «dominant son égoïsme, il[Philoctète] rejoint le monde des hommes». Et Moutote reprend: «Le principe intérieur de ce réveil de la personnalité est le patriotisme, entendons plutôt un humanisme»<sup>19)</sup>. En un mot, c'est la vue des Grecs qui a réveillé Philoctète. Seulement, le mot «patriotisme» ne semble pas exact, si nous nous rappelons ce que dit Philoctète en buvant le narcotique: «Je ne regrette qu'une chose, c'est que mon dévouement serve à la Grèce...» (*PH*, p.57).

Comme nous l'avons vu, chacun a son avis sur *Philoctète*. Blum hésite à son égard et Souday trouve dans l'œuvre la sympathie de l'auteur. Germaine Brée, Jean Claude et Claude Martin y subodorent quelque ironie, mais chacun pour des raisons distinctes. Brée dit que la grandeur de Philoctète n'est pas sous-tendue par le thème du dénuement. Claude Martin allègue le genre de cette œuvre: un «traité», genre dans lequel Gide a classé ses premières œuvres plus ou moins ironiques. Jean Claude voit l'ironie gidienne dans l'ambiguïté de la fin : «Elle[la fin] nous paraît ambiguë et par là ironique, chargée d'interrogations. Philoctète ne voulait pas se dévouer pour les Grecs mais pour lui-même. Cependant son dévouement sert la Grèce, puisque comme l'a prédit l'oracle, elle sera victorieuse» (*JC*, p.394).

Ce qui fait naître de si diverses interprétations de cette œuvre est, selon

Alan Sheridan, «a semantic layering» accumulé par Gide pendant six ans: «Gide's constantly shifting intellectual development over those six momentous years gives the play what might be called a semantic layering. This surely is why Gide commentators are so curiously at odds as to its 'meaning'»<sup>20</sup>.

En plus de ces interprétations, il y aurait un autre point de vue, qui consiste à voir dans *Philoctète* trois types de luttes entre les hommes et les idées.

En commentant *Le Prométhée mal enchaîné*, Pierre de Boideffre écrit, dans sa *Vie d'André Gide*, une seule phrase qui se rapporte à L'Affaire: «L'affaire Dreyfus venait de lui apprendre que les idées ont souvent plus d'importance que les hommes»<sup>21</sup>. La remarque est révélatrice, quoi que ce ne soit un commentaire que sur *Le Prométhée*.

La composition des deux œuvres, publiées respectivement en 1898 et en 1899, est presque simultanée, et on peut dire que le thème du *Prométhée*, rapport d'un homme avec son idée, est aussi celui de *Philoctète*, rapport des trois hommes avec les leurs.

Ulysse, infidèle non seulement à Philoctète mais aussi à lui-même, comprime ses propres idées par les subterfuges. C'est un homme positif, que le réel impressionne plus que l'imaginaire.

Le jeune Néoptolème, qui respecte Philoctète comme son maître, est celui qui «a envie de s'instruire» (*GB*, p.136), donc celui qui pense que l'idée est en dehors de lui, lui apparaissant sous la forme d'un ordre qu'il doit suivre. Il dit à son mentor: «Philoctète! enseignez-moi la vertu...» (*PH*, p.39).

C'est Philoctète seul qui fait face à ses idées et va jusqu'au bout. Il chérit la notion de grandeur qu'il se fait, mais il est écrasé par elle. Voilà l'ironie de l'auteur.

L'importance des idées n'est autre que celle qu'on leur donne. C'est en ce sens que l'aigle du *Prométhée mal enchaîné* est une idée conçue par le héros. Celui-ci s'exprime évangéliquement: «Il faut qu'il croisse et que je

diminue»<sup>22</sup>). Pour finir, Prométhée dit qu'il a mangé son aigle: «Il me mangeait depuis assez longtemps; j'ai trouvé que c'était mon tour»<sup>23</sup>). Il s'agit là littéralement d'une lutte pour la vie contre des idées: on dévore ou on se fait dévorer. Pour nous dépasser nous-mêmes, il faut faire appel à des idées, mais si elles nous mangent, nous sommes perdus.

Si splendidement que l'auteur décore la scène au dernier acte, on ne peut pas ne pas y voir son ironie. Comme le signale Claude Martin, ce «traité» est, par son genre, une œuvre ironique, mais son ironie dépasse la question de genre. Elle dépasse aussi la situation paradoxale où se trouve Philoctète: son dévouement à soi sert ironiquement à la Grèce.

On ne peut pas donner un sens décisif à la victoire finale de Philoctète dans la mesure où l'ironie de l'auteur intervient pour nuancer le dénouement. D'ailleurs, des conclusions éventuelles de la pièce qu'on tente d'en tirer en vain ne serviraient pas à déchiffrer les pièces symboliques de Gide, comme l'indique Germaine Brée: «Elles[les pièces de Gide] sont chargées d'un sens ambigu que le dénouement n'éclaire pas» (*GB*, p.123).

Il est vrai que Gide a transformé le dénouement sophocléen, où Héraclès ordonne à Philoctète de suivre les Grecs; mais cette transformation est faite pour donner à trois personnages une configuration gidienne qui puisse assigner à chacun son rôle, et non pour modifier le sens de la fin. Germaine Brée écrit judicieusement: «Cette transformation change entièrement le développement et le sens de l'action» (*GB*, pp.127-128).

Selon Sheridan, c'est en 1898, une des années où l'Affaire battait son plein, que Gide était le plus nietzschéen<sup>24</sup>). Ce qui le préoccupait alors était de savoir comment se dépasser soi-même sans être renversé, trompé et trahi par des idées, ses guides.

Le plus généreux des trois, Philoctète, a seul la possibilité de faire cette tentative gidienne, bien qu'on ne sache pas s'il y réussit ou non. Ulysse n'en a aucune, dont la vertu est «le dévouement à la patrie, la patrie entendue

comme un concept supérieur auquel se soumettent aussi bien les dieux que les hommes» (*JC*, p.51), Néoptolème non plus, qui ne fait qu'attendre qu'on lui enseigne la vertu.

Le seul critère que Gide avait pour juger l'Affaire était de se demander dans quel camp se trouvaient les plus généreux. En effet, en 1898 il n'avait pas de conviction sur l'innocence ou la culpabilité de Dreyfus. Il ne connaissait l'Affaire que par les journaux et par ce que ses amis lui en disaient, eux-même ne le sachant que par des journaux, par ce que d'autres leur en disaient.

Il écrit à son ami Eugène Rouart, un frénétique antidreyfusard: «Je suis désolé s'il y a complot, trahison, traquenards, car la conduite de ceux qu'on attaque ici, est plus belle que celle de ceux qui attaquent». Dans la même lettre, il écrit: «Je veux bien que Drumont ait raison contre Zola, mais c'est fâcheux alors que cela ne le rend pas plus éloquent — et que sa lettre, à lui Drumont, soit étriquée, maladroite, vilaine et dissonante ; celle de Zola admirable»<sup>25)</sup>.

Gide ne savait pas de quel côté était la vérité, mais il admirait le style majestueux du «J'accuse...!» de Zola. En un mot, c'est le style de la lettre ouverte au président de la République qui lui fit signer la pétition des intellectuels.

C'est parce qu'il sait qu'il ne connaît pas suffisamment la situation que Gide se fit humble devant ses amis antidreyfusards. Sans cela, il aurait été plus sévère envers eux. Ulysse est un dreyfusard fictif que Gide a placé dans une situation imaginaire, mais plus claire que celle de l'affaire Dreyfus.

En ce sens, Philoctète serait dreyfusard. Pourtant, ces deux personnages qui s'opposent ne dialoguent que dans l'acte II, scène I. Il est vrai que dans l'acte IV Philoctète parle d'Ulysse et celui-ci de celui-là, mais ce n'est que dans un monologue que chacun se tient. Selon Jean Claude, «sur le plan dramatique, il n'y a pas de réel rapport de forces.(...) La confrontation de

leurs morales[celle de Philoctète et celle d'Ulysse] n'est pas ce qui crée l'action ou la dynamique théâtrale» (*JC*, p.53). Gide met entre eux une distance, assurée par le personnage de Néoptolème, qui est le messager d'Ulysse d'une part, l'ami de Philoctète de l'autre. La distance entre eux n'est-elle pas celle que Gide a voulu conserver entre l'Affaire et lui, ou plutôt entre ses amis antidreyfusards et lui?

Michel Drouin, petit-fils de Marcel Drouin auquel ce traité est dédié, témoigne qu'il[Gide] est tiraillé entre des influences violemment antagonistes. Gide craint l'ironie de Valéry et la colère d'Eugène Rouart, tous deux antidreyfusards. Mais Madeleine Gide et sa sœur Jeanne Drouin sont d'ardentes dreyfusardes. Le mari de celle-ci, Marcel, est aussi dreyfusard, pourtant il ne cherche pas «à le[Gide] convaincre, sinon par son exemple de signataire de la troisième liste de protestation, le 16 janvier»<sup>26)</sup>.

Gide ne se tairait pas pour la vérité, mais dans cette situation incertaine il prend soin de ne pas peiner les siens. Donc, il n'est pas facile au vu de ses faits et dits de pénétrer ce qu'il pense réellement.

Dans une situation aussi claire que celle de *Philoctète*, Gide serait un véritable dreyfusard. Si son dreyfusisme paraît équivoque, insuffisant ou discutable, c'est parce qu'il le considère en fonction de ceux qui le défendent, non de ceux qui le critiquent, antidreyfusards. Autrement dit, ce qui l'intéresse, c'est de connaître les rapports entre le dreyfusisme et ses tenants. Éric Marty a raison lorsqu'il écrit: «Le contenu de l'Affaire l'intéresse moins que la manière dont les deux camps en rendent compte»<sup>27)</sup>.

Il n'est pas aisé d'ajouter une nouvelle interprétation du dénouement de *Philoctète* à celles que plusieurs gidiens ont déjà faites. Mais on voudrait faire remarquer ici que Gide est un romancier qui n'aime pas les fins dramatiques. La fin rejoint le début, dans *Paludes* et *Les Faux-Monnayeurs* par leur structure circulaire, et dans *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* par leur action narrative. Il va de même pour *Philoctète* et cette circularité même rend

ambigu son dénouement. C'est l'auteur même qui le laisse dans l'ambiguïté. Il semble que ce faisant Gide se joue des lecteurs ordinaires, qui croient trouver des conclusions de l'auteur à la fin d'une œuvre.

Ce n'est pas parce qu'il ne peut pas le faire que Gide ne conclut pas cette œuvre. Ne le satisfieraient pas des conclusions trop claires, soit que Philoctète sorte vainqueur de l'épreuve, ou que son héroïsme inutile ait raison de lui. Ce qui préoccupait Gide en composant son *Philoctète*, c'était le rapport entre le héros et son héroïsme. Cette préoccupation engendrera aussi, en 1989, *Le Prométhée mal enchaîné*, où le protagoniste se bat avec son aigle, image de son propre Moi.

Tout finit bien dans *Philoctète* de Sophocle, où on ramène le héros en Grèce. Le Philoctète gidien, lui, après le faux dénouement, dépouillé de tout, est remis en l'état du début, mais plus solitaire, parce qu'«ils ne reviendront plus; ils n'ont plus d'arc à prendre» (*PH*, p.63). Et recommence alors sa vie monotone, de même que le héros de *Paludes*, après un petit voyage avec son amie Angèle, reprendra sa vie quotidienne.

(Professeur à l'Université de la Ville d'Osaka)

#### NOTES

- 1) Jean Claude, *André Gide et le théâtre*, t. II, Gallimard, 1992, p. 264. (Abréviation *JC*)
- 2) Louis Martin-Chauffier, «Notices sur les œuvres contenues dans le tome III», *Œuvres complètes d'André Gide*, t. III, Édition augmentée de textes inédits, établie par L. Martin-Chauffier, N.R.F., s.d., p. viii.
- 3) Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les Problèmes du Moi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 64.
- 4) Acte I, scène II.
- 5) Acte V.
- 6) Germaine Brée, *André Gide — l'insaisissable Protée*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 130. (Abréviation *GB*)
- 7) Enrico Umberto Bertalot, *André Gide et l'attente de Dieu*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1967, p. 69. (Abréviation *EB*)

- 8) André Gide, *Philoctète ou le Traité des trois morales*, in *Œuvres complètes d'André Gide*, t. III, Édition augmentée de textes inédits, établie par L. Martin-Chauffier, N.R.F., s.d., pp. 62-63. (Abréviation *PH*). Pour cette œuvre, on peut aussi se référer à : André Gide, *Philoctète ou le Traité des trois morales*, in : *Le Théâtre complet d'André Gide*, t.I, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1947, pp. 141-180.
- 9) Claude Martin, *La Maturité d'André Gide — De Paludes à L'Immoraliste (1895-1902)*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 267. (Abréviation *CM*)
- 10) «Lettres», Gide au même [à E... R...], 24 janvier 1898, *Œuvres complètes d'André Gide*, t. II, Édition augmentée de textes inédits, établie par L. Martin-Chauffier, N.R.F., s.d., p. 486. (Abréviation *OCH*)
- 11) *Ibid.*, p. 487.
- 12) *JC*, p. 196; *GB*, p. 140 ; Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II, Paris, Gallimard, 1957, p. 505 ; René-Marill Albérés, *L'Odysée d'André Gide*, La Nouvelle Édition, 1951, p. 140. (Abréviation *RA*)
- 13) Léon Blum, *La Revue Blanche*, n°150, 1<sup>er</sup> septembre 1899, p. 78, citée par Claude Martin, *CM*, p. 305.
- 14) *Ibid.*, p. 78.
- 15) *Ibid.*, p. 78.
- 16) Paul Souday, *André Gide*, Paris, Simon Kra, 1927, p. 25.
- 17) Léon Blum, *op. cit.*, p. 78.
- 18) Gide à Marcel Drouin, 26 mars 1898, «Lettres d'Italie à Marcel Drouin», *Hommage à André Gide*, N.R.F., 1951, p. 389.
- 19) Daniel Moutote, *op. cit.*, p. 64.
- 20) Alan Sheridan, *André Gide — A Life in the Present* —, Harvard University Press, 1999, p. 160.
- 21) Pierre de Boisdeffre, *Vie d'André Gide*, t. I, Paris, Hachette, 1970, p. 374.
- 22) André Gide, *Le Prométhée mal enchaîné*, «Romans, récits et Soties, Œuvres lyriques», Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1975, p. 317.
- 23) *Ibid.*, p. 340.
- 24) Alan Sheridan, *op. cit.*, p. 164.
- 25) «Lettres», Gide au même [à E... R...], *OCH*, p. 492.
- 26) Michel Drouin, «Gide et l'affaire Dreyfus — Quelques remarques», *Bulletin des Amis d'André Gide*, n°124, Octobre 1999, p. 341.
- 27) Éric Marty, «Notes et variantes» in: André Gide, *Journal I (1887-1925)*, Bibl. de la

Pléiade, Gallimard, 1996, p. 1441.